

Patience et longueur de temps

Thelma attend, un gros manuscrit posé sur ses genoux. De temps en temps, elle le caresse de la main, comme pour s'assurer de sa présence. Oui, il est bien là, elle sent sous ses doigts la douceur familière de la couverture. Elle le tient fermement, il ne s'envolera nulle part. Elle l'a retrouvé autrefois, relégué au sommet d'une armoire, gisant sous une couche de poussière. Depuis combien de temps attendait-il que l'on s'intéressât enfin à lui ? C'est ce qu'elle a de plus précieux au monde, et tout ce qu'il lui reste de John, son fils chéri, son fils unique. Elle ferme les yeux. C'est comme s'il était avec elle dans la pièce, et qu'il l'encourageait tout bas. Mains jointes sur le manuscrit, elle se concentre pour lui parler. Elle procède toujours ainsi quand elle s'apprête à défendre les intérêts de John. Elle est assise sur une mauvaise petite chaise dont l'assise rugueuse commence à s'effiloche. Elle n'y prête aucune attention. Elle pourrait attendre des heures sur cette chaise minable que la porte s'ouvre enfin. Elle se récite son petit mantra : Patience et longueur de temps... Elle n'est pas pressée. Elle sait qu'il s'agit là de sa dernière chance, elle en a tout à fait conscience. Elle veut garder la pleine maîtrise de ses émotions ; pour cette raison, elle cherche à maîtriser le rythme de son cœur.

Depuis qu'elle est arrivée, elle le sent battre si fort dans sa poitrine qu'il lui semble entendre ses pulsations résonner dans la pièce. Elle se souvient de ses tentatives auprès des éditeurs pour porter en pleine lumière le cher manuscrit qui s'intitule : *La conjuration des imbéciles*. Un titre éblouissant, elle en est convaincue. Son fils John, décédé il y a déjà plusieurs années, est l'auteur de ce roman. Paix à son âme, gloire à son talent. Maintenant, c'est à elle de le venger, à elle de révéler ce talent au grand jour, à elle de faire revivre sa mémoire auprès des lecteurs.

Si son fils chéri s'est donné la mort, c'est parce qu'il n'a jamais pu obtenir l'accord d'un éditeur. Pas un n'a daigné lui accorder l'accès à la publication. Ce livre, c'était le grand œuvre de sa vie. Petit à petit, les refus ont eu raison de lui, raison de sa foi en lui, et s'il

s'est suicidé par asphyxie, c'est à cause d'eux, les éditeurs, à cause de leur aveuglement et de leur mépris. Elle aussi a essayé de les convaincre. Elle a poursuivi les efforts de son fils, poursuivi sa quête avec acharnement. Comme lui, elle a essuyé des lettres de refus, qui se sont succédées dans la boîte aux lettres comme des mauvais présages. On devinait entre les lignes que le manuscrit n'avait pas été lu, ou mal. Pour cette raison, elle a abandonné la piste des éditeurs. Ceux-ci se sont montrés suffisamment bornés pour refuser de publier l'œuvre qui aurait assis leur notoriété, et assuré leur fortune.

De l'autre côté de la porte, se tient l'écrivain Walker Percy. Elle le connaît de réputation. Un homme de jugement, grand lecteur, proche de William Faulkner, admirateur de Dostoïevski, qui a obtenu l'une des plus importantes distinctions littéraires, le National book award. C'est son dernier recours, sa dernière chance. Lui seul peut l'aider. Combien d'appels lui a-t-elle passés pour obtenir ce rendez-vous ? Elle ne sait plus, elle ne les compte plus. Qu'importe ! *Lisez-le, je vous en prie, je vous en supplie...* Elle s'entend encore lui seriner le même refrain de sa belle voix mélodieuse d'ancienne chanteuse. Elle l'a rappelé plusieurs fois, avançant ses arguments d'un ton vibrant d'espoir. *Je sais que c'est un grand livre. Je m'y connais, faites-moi confiance. Vous serez agréablement surpris, je vous l'assure...* Walker Percy a bien essayé de se débarrasser de cette femme qui se présente toujours de la même manière au téléphone : « Thelma Toole, mère de l'écrivain John Kennedy Toole »... Au fil des semaines, elle l'a rappelé sans relâche, sans se décourager. Elle l'a eu à l'usure. De guerre lasse, Walker a fini par répondre favorablement à sa demande, histoire d'avoir la conscience tranquille. *Passez un de ces jours à mon bureau. J'enseigne à l'université Loyola, vous m'y trouverez durant la semaine...* Elle lui casse les pieds, avec le manuscrit de son fils qui a mis fin à ses jours il y a déjà sept ans, et qu'elle veut absolument lui faire lire. Encore une mère qui ne se remet pas du décès de son enfant. S'il lui a proposé de lui déposer le texte, c'est pour ne rien avoir à se reprocher. Et la voilà, elle, la mère obstinée, assise sur une chaise de fortune, mains jointes sur son trésor de papier, qui persiste et signe.

La porte s'est ouverte si violemment que l'épais manuscrit a glissé de ses genoux. Thelma l'a retenu juste à temps, avant que ses feuillets ne s'éparpillent sur le sol. Walker Percy l'a saluée d'une légère inclinaison du buste, et l'a fait entrer.

Je sais bien ce qui vous amène, a-t-il annoncé d'emblée dans un demi-sourire, en lui offrant de s'asseoir. *Ne perdons pas de temps*, et il a fait un geste vers le manuscrit qu'elle tenait contre elle. Sans un mot, les yeux brillants, elle le lui a remis, comme elle lui aurait confié son cœur encore tout chaud. *Voyons cela*, a-t-il ajouté en se penchant sur la page de titre, impatient d'en finir au plus vite. C'était tout au plus un mauvais moment à passer. En lisant l'épigraphe de Jonathan Swift, il a haussé les sourcils : « *Quand un vrai génie apparaît en ce bas monde, on le peut reconnaître à ce signe que les imbéciles sont tous ligués contre lui* ». Il ne connaissait pas cette phrase de Swift, qui illustrait bien le titre du roman. Un bon point pour l'auteur. Il a tourné la page et s'est mis à lire le premier paragraphe. Il se forge une opinion sur la qualité de l'ouvrage dès les premières lignes. Il sent l'écrivain, ou le plumitif. L'inspiration légère, ou le rabâchage stérile. C'est immédiat, et son jugement ne l'a jamais trompé. Il les a parcourues avec attention, puis les suivantes, puis encore quelques autres. Il a lu jusqu'au bout la première page, qu'il a tournée pour lire deux autres lignes. Non, décidément, ce n'était pas assez mauvais pour être retourné. Du moins pas tout de suite. Il lui fallait poursuivre sa lecture pour se forger son opinion. Il y avait d'emblée un ton d'humour, comme une petite musique secrète et savoureuse autour du personnage d'Ignatius Reilly.

Walker a levé la tête. Thelma le dévorait des yeux. *Je vous donne une réponse d'ici quelques jours. Comptez sur moi. – Merci, cher Monsieur. Merci infiniment de votre confiance. À bientôt.*

Dans la rue, Thelma marche en apesanteur, portée par l'espérance d'avoir enfin trouvé un lecteur digne de ce nom. Quelque chose lui souffle qu'elle a raison d'y croire. C'est inscrit dans l'air, dans le regard que Percy lui a lancé en prenant congé. Elle serre les poings pour se donner du courage.

*

Grâce à ses efforts constants et à ceux de Walker Percy qui reconnut d'emblée la grande qualité de l'ouvrage et plaida en sa faveur auprès du milieu de l'édition, *La conjuration des imbéciles* sortit aux Presses de l'Université d'Etat de Louisiane. Il fallut attendre 1981 pour que John Kennedy Toole se voie couronné du Prix Pulitzer, à titre posthume.

*